



PATRICIO PRON

L'Esprit
de mes pères



Flammarion

Extrait de la publication

PATRICIO PRON

L'Esprit de mes pères

Au chevet de son père mourant, un jeune écrivain argentin découvre que son père nourrit depuis des années une véritable obsession pour un homme assassiné dans de mystérieuses circonstances en

2008. Sans le vouloir, il se lance sur les traces de son histoire familiale en cherchant à comprendre pourquoi son père traquait le moindre indice concernant ce fait divers. D'une écriture incisive, presque chirurgicale à la façon d'un Truman Capote, Patricio Pron met en scène les malaises d'une société argentine toujours malade de son passé. Ce n'est plus son histoire ni celle de son père qu'il raconte mais la douleur de toute une génération d'enfants en attente de réponses, si douloureuses soient-elles.

« Un véritable écrivain. Un homme qui, par ses propres moyens, se bat pour faire avancer la littérature, une sensibilité qui suscite l'émotion sans jamais verser dans le pathétique, une écriture engagée envers elle-même et envers la vérité, sa plus belle expression, son unique but, son épiphanie et sa catharsis. »

Qué leer

*Né en 1975 à Rosario en Argentine, **Patricio Pron** est déjà l'auteur de plusieurs livres. Lauréat du Premio Jaén de Novela pour L'Esprit de mes pères, son travail a été salué à de nombreuses reprises. La prestigieuse revue anglaise Granta l'a du reste inclus dans les vingt-deux meilleurs jeunes écrivains hispaniques du moment.*

Traduit de l'espagnol (Argentine) par **CLAUDE BLETON**

Flammarion

L'Esprit de mes pères

Patricio PRON

L'Esprit de mes pères

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Claude Bleton

Flammarion

Livre traduit avec le concours du
Centre National du Livre

Titre original :

El espíritu de mis padres sigue subiendo en la lluvia

Éditeur original : Random House Mondadori

© Patricio Pron, 2011

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2012

ISBN : 978-2-0812-9363-2

*They are murdering all the young men.
For half a century now, every day,
They have hunted them down and killed them.
They are killing them now.
At this minute, all over the world,
They are killing the young men.
They know ten thousand ways to kill them.
Every year they invent new ones.*

Ils assassinent tous les jeunes.
Depuis un demi-siècle, tous les jours,
ils les traquent et les tuent.
Ils les tuent à l'heure qu'il est.
En cette minute, dans le monde entier
ils tuent les jeunes.
Ils connaissent dix mille manières de les tuer.
Chaque année, ils en inventent de nouvelles.

Kenneth Rexroth
Thou Shalt Not Kill :
A Memorial for Dylan Thomas

I

*[...] the true story of what I saw and how I saw it
[...] which is after all the only thing I've got to offer.*

[...] le récit fidèle de ce que j'ai vu,
de la manière dont je l'ai vu [...]
c'est finalement tout ce que j'ai à proposer.

Jack Kerouac

Entre mars ou avril 2000 et août 2008, huit années de voyages au cours desquelles j'écrivis des articles et vécus en Allemagne, je consommai des drogues qui effacèrent presque ma mémoire, de sorte que le souvenir de cette période – tout au moins celui de quatre-vingt-quinze mois sur ces huit années – est imprécis et rudimentaire : je me rappelle les chambres des deux maisons où je vivais, je me rappelle la neige qui rentrait dans mes chaussures quand je devais me frayer un chemin entre une de ces maisons et la rue, je me rappelle le sel que je répandais, la neige sale qui fondait, la porte du cabinet du psychiatre qui me traitait, mais je ne me rappelle pas son nom ni comment j'étais tombé sur lui. Il était vaguement chauve et me pesait à chaque consultation, environ une fois par mois, je crois. Il me demandait comment j'allais, me pesait et me prescrivait encore des comprimés. Je retournai dans cette ville allemande quelques années après l'avoir quittée, repris le chemin du cabinet de ce psychiatre et lus son nom sur la plaque, à côté de l'interphone de l'immeuble, mais ce n'était

qu'un nom, rien n'expliquait pourquoi j'étais allé le voir ni pourquoi il me pesait chaque fois qu'il me recevait. Comment avais-je pu ainsi laisser ma mémoire filer par le trou de l'évier ! Cette fois-là, je m'étais dit que je pouvais sonner à sa porte, lui demander pourquoi j'étais venu et ce qui s'était passé pendant ces années, mais je réalisai qu'au préalable j'aurais dû prendre rendez-vous ; quoi qu'il en soit, le psychiatre ne devait pas se souvenir de moi, d'ailleurs je ne m'intéresse pas réellement à ma personne. Un jour peut-être, j'aurai un fils qui voudra savoir qui avait été son père et ce qu'il avait fait pendant ces huit années en Allemagne, il se rendra dans cette ville, la visitera et, peut-être, sur les indications de son père, sonnera au cabinet du psychiatre et comprendra tout. Un jour, je suppose, à un moment donné, les enfants ont besoin de savoir qui furent leurs parents, et ils partent à leur découverte. Les enfants sont les détectives que les parents lancent dans le monde en espérant les voir rapporter un jour leur histoire – celle des parents – qu'ils pourront enfin comprendre. Ils ne sont pas leurs juges, car ils ne peuvent porter un regard impartial sur leurs parents à qui ils doivent tout, y compris la vie, mais rien ne les empêche de remettre de l'ordre dans leur histoire, de reconstituer le sens que les événements plus ou moins puérils de la vie et leur accumulation semblent avoir effacé, afin de protéger cette histoire et de la perpétuer dans la mémoire. Les enfants sont les policiers de leurs parents, mais moi je n'aime pas les policiers. Ils ne se sont jamais bien comportés avec ma famille.

Mon père tomba malade pendant cette période, en août 2008. Un jour, sans doute celui de son anniversaire, j'appelai ma grand-mère paternelle. Elle me dit de ne pas m'inquiéter, on avait emmené mon père à l'hôpital pour de simples examens de routine. Je lui demandai de quoi elle parlait. Des examens de routine, rien de grave, répondit ma grand-mère : je ne sais pas pourquoi ça dure si longtemps, mais ce n'est pas grave. Je lui demandai depuis combien de temps mon père était hospitalisé. Deux ou trois jours, répondit-elle. Je raccrochai et appelai mes parents. Personne. J'appelai ma sœur ; j'entendis une voix qui semblait sortir de la nuit des temps, la voix d'une personne qui attend des nouvelles d'un moment à l'autre, dans un couloir d'hôpital, une voix pleine de sommeil, de fatigue et de désespoir. Nous ne voulions pas t'inquiéter, me dit ma sœur. Que s'est-il passé, demandai-je. Heu, répondit ma sœur, c'est trop compliqué à t'expliquer maintenant. Tu peux me le passer, demandai-je. Non, il ne peut pas parler, répondit-elle. J'arrive, dis-je, et je raccrochai.

Il y avait déjà un certain temps que nous ne nous parlions plus, mon père et moi. Rien de personnel, mais je n'avais pas souvent un téléphone sous la main, et il

L'Esprit de mes pères

ne savait pas où m'appeler s'il en avait l'intention. Quelques mois avant de tomber malade, j'avais quitté la chambre que je louais dans cette ville allemande, et pris l'habitude de dormir sur un canapé, chez les gens que je connaissais. Non que j'aie manqué d'argent, mais en raison de l'irresponsabilité qu'impliquait, me semblait-il, le fait de n'avoir ni maison ni obligations ; une façon comme une autre de renoncer à tout. C'était vraiment agréable, mais l'ennui, quand on vit de cette façon, c'est qu'on ne peut pas accumuler beaucoup de choses, je m'étais donc peu à peu débarrassé de mes livres, des rares objets achetés depuis mon arrivée en Allemagne, et de mes vêtements ; je n'avais conservé que quelques chemises, pour la bonne raison qu'une chemise propre pouvait ouvrir une porte, quand on ne savait pas où aller. Je les lavais à la main dans une de ces maisons, après ma douche du matin, et je les mettais à sécher dans un casier de la bibliothèque du département de littérature de l'université où je travaillais, ou sur le gazon d'un parc dans lequel j'allais tuer le temps avant de demander l'hospitalité et la compagnie du ou de la propriétaire d'un canapé. Moi, j'étais de passage, tout simplement.

5

Parfois, je ne pouvais fermer l'œil ; en ce cas, je délaissais le canapé et j'explorais la bibliothèque de mon amphitryon, jamais la même, mais invariablement

placée à côté du canapé, comme si toute lecture n'était possible que dans l'inconfort typique de ce siège, où l'on n'est jamais complètement étendu ni correctement assis. Je regardais les livres et je songeais qu'autrefois j'en lisais des quantités sans m'accorder de répit, mais qu'ils m'étaient alors complètement indifférents. Sur ces rayons, il y avait rarement des ouvrages de ces auteurs morts que j'avais lus autrefois, du temps où j'étais un adolescent pauvre d'un quartier pauvre d'une ville pauvre d'un pays pauvre, du temps où je m'entêtais sottement à devenir une parcelle de cette république imaginaire auxquels ils appartenaient, une république aux contours imprécis dans laquelle les écrivains écrivaient à New York ou à Londres, à Berlin ou à Buenos Aires, mais je n'appartenais pas à ce monde. J'aurais aimé leur ressembler, mais les seuls témoignages qui avaient survécu à cette détermination, à la volonté qu'elle impliquait, étaient ce voyage en Allemagne, pays où mes écrivains préférés avaient vécu, trépassé et, surtout, écrit, et une poignée de livres appartenant maintenant à une littérature dont j'avais cherché à m'échapper sans succès ; une littérature qui semblait être le cauchemar d'un écrivain moribond, ou plus exactement d'un écrivain argentin et moribond, sans aucun talent ; disons, pour bien nous faire comprendre, d'un écrivain qui ne soit pas l'auteur de *L'Aleph*, autour duquel nous tournons tous inévitablement, mais plutôt celui de *Héros et Tombes*, un écrivain qui toute sa vie s'était cru talentueux, important et moralement irrécusable, et qui dans ses derniers instants découvre qu'il n'a eu aucun talent, qu'il a eu un comportement ridicule, qu'il a dîné avec

L'Esprit de mes pères

des dictateurs, se rappelle-t-il, alors il a honte et souhaite que la littérature de son pays soit à la hauteur de son œuvre lamentable, rêvant pour elle d'un ou deux épigones pour qu'elle n'ait pas été écrite en vain. Soit, j'avais fait partie de cette littérature, et chaque fois que j'y pensais c'était comme si dans ma tête un vieillard avait crié « Tornade ! Tornade ! » annonçant la fin des temps, comme dans un film mexicain que j'avais vu un jour ; sauf que les temps à venir s'étaient succédé, et que je m'étais accroché à ces troncs d'arbres qui résistaient à la tornade en renonçant à écrire, en renonçant complètement à écrire et à lire, en regardant les livres tels qu'ils étaient, eux que j'avais appelés un jour ma maison, devenus des inconnus en cette période de comprimés et de rêves vécus où je ne me rappelais plus – je n'avais même pas essayé – ce que pouvait bien être une maison.

6

Un jour, quand j'étais petit, j'avais demandé à ma mère de m'acheter une boîte de jouets qui – mais je l'ignorais à ce moment-là – provenaient d'Allemagne et étaient fabriqués dans une ville où je vivrais plus tard. La boîte comprenait une femme adulte, une poussette de marché, deux garçons, une fille et un chien, mais ne contenait aucun homme et était donc, en tant que représentation de la famille – c'est de cela qu'il s'agissait –, incomplète. Naturellement, à l'époque je l'ignorais,

mais j'avais voulu que ma mère me donne une famille, même sous la forme d'un jouet, et elle n'avait pu me donner qu'une famille incomplète, une famille sans père ; encore une fois, une famille victime des intempéries. Alors, j'avais pris un Romain, je l'avais dépouillé de son armure et investi du rôle de père dans cette famille de jouets, mais, ne sachant comment y jouer, n'ayant aucune idée du comportement des familles, celle que ma mère m'avait donnée gisait au fond d'une armoire, où ces cinq personnages s'entregardaient et haussaient peut-être leurs épaules de poupées en constatant leur méconnaissance du rôle qui leur avait été assigné, comme s'ils étaient contraints de jouer à une civilisation antique dont les monuments et les villes n'ont pas encore été déterrés par les archéologues, dont le langage n'a jamais été déchiffré.

7

Quelque chose nous était arrivé, à mes parents, à moi-même, à mon frère et à ma sœur, qui expliquait pourquoi je n'avais jamais su ce qu'était une maison et une famille, alors que tout semblait indiquer que j'avais eu ces deux choses. Par le passé, j'avais souvent essayé de comprendre à quoi elles avaient ressemblé, mais à l'époque et là-bas, en Allemagne, j'y avais renoncé, comme ces gens qui se résignent aux mutilations causées par un accident de voiture dont personne n'a gardé le

L'Esprit de mes pères

souvenir. Un jour, mes parents et moi avions eu cet accident : quelque chose avait surgi, notre automobile avait fait quelques tonneaux et quitté la route, et nous errions maintenant à travers champs, l'esprit vide, la seule chose qui nous réunissait encore était cet antécédent commun. Derrière nous, il y avait une voiture dans le fossé d'une route de campagne, des taches de sang sur les sièges et dans les prés, mais aucun de nous ne souhaitait se retourner et regarder derrière soi.

9

Dans l'avion qui me ramenait auprès de mon père et d'une chose dont j'ignorais la nature, mais qui inspirait dégoût, peur et tristesse, j'essayai de rassembler les souvenirs que j'avais de lui. Pas grand-chose : je me rappelais mon père construisant notre maison, revenant des bureaux du journal qui l'employait, entouré d'un bruit de papiers et de clés, et d'une odeur de tabac, embrassant même une fois ma mère, s'endormant souvent en laissant son livre lui échapper des mains et retomber sur son nez, comme si on avait dissimulé le visage de mon père, cadavre trouvé dans la rue en pleine guerre, sous un journal ; et je me le rappelais souvent au volant, regardant devant lui, sourcils froncés, attentif à la route qui pouvait être droite ou sinueuse, dans une province quelconque, celle de Santa Fe, de Córdoba, de La Rioja, de Catamarca, d'Entre Ríos ou de Buenos

L'Esprit de mes pères

Aires, toutes ces provinces où mon père nous emmenait en espérant y trouver une beauté qui me semblait intangible, voulant toujours donner un sens à ces symboles que nous avions appris dans une école qui ne s'était pas encore affranchie d'une dictature dont elle perpétuait les valeurs, et que les enfants comme moi avaient appris à dessiner avec un modèle en plastique que nos mères nous achetaient, une plaque où on pouvait, en enfonçant la pointe du crayon dans les trous alignés, dessiner une maison qui se trouvait, paraît-il, à Tucumán, un bâtiment de Buenos Aires, une cocarde ronde et un drapeau bleu ciel et blanc que nous connaissions bien, car c'était notre drapeau, bien sûr, même si nous l'avions trop souvent vu dans des contextes qui ne nous concernaient pas et qui échappaient entièrement à notre contrôle, contextes avec lesquels nous n'avions et ne voulions rien avoir en commun : une dictature, un Mondial de football, une guerre, une poignée de gouvernements démocratiques ratés qui s'étaient employés à répandre l'injustice au nom de nous tous et d'un pays qui était ou devait être, selon mon père et ses semblables, le mien et celui de mon frère et ma sœur.

10

Il y avait d'autres souvenirs qui s'assemblaient pour constituer une certitude, devenant alors une coïncidence. Beaucoup pourraient considérer cette coïncidence comme

17

L'Esprit de mes pères

purement littéraire, ce qu'elle était peut-être : mon père avait toujours eu une mauvaise mémoire. Une vraie passoire, affirmait-il, et il me prédisait que la mienne serait de la même trempe, car, disait-il, la mémoire est dans le sang. Mon père se rappelait des événements survenus des décennies plus tôt, mais il pouvait oublier ce qu'il avait fait la veille. Pour cette raison, à l'origine de dizaines de mésaventures qui parfois nous faisaient rire, mais pas toujours, sa vie était probablement une course d'obstacles. Un jour, il appela à la maison pour nous demander son adresse ; je ne me souviens pas si c'est ma mère, mon frère ou ma sœur qui avait décroché, mais c'était la voix de mon père. Où je vis ? demanda-t-il. Comment ? demanda l'interlocuteur à l'autre bout du fil, ma mère, mon frère, ma sœur ou peut-être moi-même. Mais enfin, où je vis ! répéta mon père, et l'autre – ma mère, mon frère, ma sœur ou moi-même – donna l'adresse ; quelques instants plus tard, il était attablé avec nous et feuilletait un journal comme si de rien n'était, ou comme s'il avait déjà oublié l'épisode. Une autre fois, le téléphone sonna ; mon père, qui passait devant la cuisine, décrocha et demanda qui était à l'appareil. Les Témoins de Jéhovah, répondit-on. Les témoins de qui ? demanda mon père. De Jéhovah, répondit-on. Et que voulez-vous ? demanda mon père. Nous vous apportons la parole de Dieu, dit-on. De qui ? demanda mon père. La parole de Dieu, répondit-on. Mon père demanda encore : De qui ? Des Témoins de Jéhovah, dit-on. Les témoins de qui ? demanda mon père. De Jéhovah, répondit-on. Et que voulez-vous ? demanda encore mon père. Nous vous apportons la

L'Esprit de mes pères

provoquer en premier lieu, est disponible sur le lien <http://patriciopron.blogspot.com/p/el-espiritu-de-mis-padres-sigue.html>, sous le titre « The Straight Record ».

*

J'aimerais remercier ici les personnes qui ont soutenu et encouragé l'écriture de ce livre, et les auteurs dont les œuvres m'ont servi d'inspiration et de référence ; entre autres Eduardo De Grazia. J'aimerais aussi remercier Mónica Carmona et Claudio López Lamadrid, mes éditeurs à Random House Mondadori, et Rodrigo Fresán, Alan Pauls, Miguel Aguilar, Virginia Fernández, Eva Cuenca, Carlota del Amo et Alfonso Monteserín ; de même qu'Andrés *Polaco* Abramowski, pour la phrase concernant la minute qui s'échappe de l'horloge pour n'avoir jamais à arriver. Ce livre est dédié à mes parents, Graciela *Yaya* Hanny et Ruben Adalberto *Chacho* Pron, à mon frère et ma sœur, Victoria et Horacio, mais aussi à Sara et Alicia Kozameh, à *Any* Gurdulich et Raúl Kantor et à leurs camarades et leurs enfants. Ce livre est aussi dédié à Giselle Etcheverry Walker : « She is good to me / And there's nothing she doesn't see / She knows where I'd like to be / But it doesn't matter. »

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELHN000256.N001

Dépôt légal : août 2012